

n'est celle de la Chine. Pour eux, le jugement des aristarques fait la poésie et décrète l'idéal. Pour eux, la musique c'est le Conservatoire, rien en deçà, rien au delà; toute symphonie que n'ont point estampillée les archets de l'orchestre classique, arrivât-elle des cieux, n'a qu'à s'en retourner d'où elle vint. La peinture, c'est Ingres ou c'est Delacroix, selon que va l'opinion; la sculpture, c'est Phidias; l'architecture, c'est Bramante ou Palladio. Il n'y a pas à en revenir; vous ne les sortirez pas de là. Non qu'ils y aient regardé ou qu'une école plus que l'autre leur dise quoi que ce soit; mais penser au rebours du gros de l'armée, vous ne leur arracherez point d'énormité pareille; en toute question, profane ou sacrée, il y a la foi du curé, et c'est la leur.

Je crois que je vous ai laissé le nez en l'air devant la cathédrale de Murcie.

Dedans je ne vois guère que cette chapelle *d'el Nacimiento* pour nous arrêter quelques instants. Le portail présente une dentelle de marbre; des arceaux romans, sobres et déliés, s'accouplent et se croisent vers le faite; une couronne en caractères gothiques imite les sentences arabes gravées autour des mosquées; de fins clochetons s'appliquent aux parois ciselées, et des pendentifs creusés, fouillés, tournés en spirale, nagent dans le vide, tandis que les enlacements des pampres à fortes nervures, à feuilles largement découpées, reçoivent et renvoient la lumière. Il y aurait pour un jour à contempler. C'est ma faute, mais de telles merveilles ne me satisfont qu'à demi. Le beau tout seul, l'accord des lignes et leurs rencontres heureuses, quand rien d'autre n'y palpète, contentent mes yeux sans intéresser mon imagination. Dès le premier élan mon vol se heurte à des limites. Si l'infini n'ouvre pas ses profon-

deurs, on retombe vite lassé. Il n'est que les abîmes de l'air pour soutenir les ailes.

Que vous dire des rues? On en trouve de larges, d'étroites aussi. Chaque balcon porte un rossignol emprisonné dans sa cage qu'assombrissent des barreaux épais; il chante, le malheureux, il chante les bosquets d'orangers, les nuits d'avril, sa liberté perdue. Les señoritas s'accourent aux balustres de fer, elles errent sur les toits en terrasse de leurs maisons, elles glissent le long des *calles* avec le bouquet sous la mantille. Rien de gracieux et rien de confortable comme l'écharpe de taffetas noir dont elles s'entortillent de la sorte. On est chez soi; pourtant on met, quand on veut, son œil à la fenêtre. Le voile tantôt rabattu sur le visage et tantôt rejeté sur les cheveux, l'écharpe ramenée sur la figure ou bien abandonnée au hasard, on se cache, on se laisse voir, on ouvre ou l'on ferme sa porte. Un mari même, si elle ne veut pas, ne reconnaîtrait point sa femme. A-t-on du chagrin, nul regard indiscret ne viendra l'arracher au frémissement des lèvres; a-t-on de la joie, le plaisir saura bien briller à travers le réseau de la dentelle. C'est une coiffure modeste, égalitaire, et cependant les noblesses natives, le caractère même se trahissent à chacun des plis qu'elle fait. Mon ami, nous l'avons adoptée: Sangre d'azul! un Espagnol s'y tromperait.

Quelques mots sur notre Posada: Deux corps de logis pareils disent qu'avec deux palais voisins on a construit un hôtel, de sorte que nous avons sous les yeux la véritable habitation murcienne. Ce qui la caractérise, ce sont les appartements du haut en bas identiques, et dont voici la distribution: un cabinet noir à deux lits par où l'on entre; un rideau pour séparer ce premier



réduit du second qui lui fait suite. Cette pièce-là, plus grande, s'éclaire par une arcade ouverte sur ce qu'on appelle ici : *el balcon*. Le balcon, car au fait c'en est un, meublé d'une table, de trois chaises et d'un petit miroir accroché près du plafond, avance dans la rue sa croisée en surplomb qui occupe tout un panneau. Dans l'angle des cellules à coucher, une espèce de trou, lanterne ou phare, je n'ai pas d'autre mot, traverse les murs ; quand on l'allume, il réjouit de ses rayons la chambre à coucher parallèle ; et l'on sent, vous pouvez m'en croire, une certaine insécurité à découvrir cette communication mystérieuse, partage des lumières qui révèle on ne sait quoi et s'arrête on ne sait où.

Mon ami, comme nous avons pris la mantille, nous acceptons le brazero. Nous voilà donc réunis pour la veillée autour du vase de cuivre. On souffle, les cendres volent ; on roule des cigarettes et l'on fume ; que voulez-vous ? rien ne nous paraît plus simple. J'ai toujours été effrayée pour ma part de la promptitude avec laquelle notre nature s'assimile aux milieux étrangers. Italiens le long de la mer de Gênes, un peu Turcs sur les flots du Bosphore, Tartares dans la Dobrutscha, tour à tour Bulgares, Serbes ou Valaques selon que nous portait le courant du Danube, Hongrois à Pesth, Fellahs sur le Nil, ici Maures. Au fait, on ne comprend bien les nationalités qu'en y plongeant.

Un homme savant et bon, une des célébrités de la province de Murcie, le docteur G..., nous est venu voir.

Nous causons de la langue espagnole. Elle a des vigueur, et parmi ses noblesses des familiarités inattendues dont l'énergie nous étonne toujours. Tel mot présente les choses par leur angle saillant, et je dirai par ce trait

un peu vulgaire qui les fixe à jamais. Vous en montrerais-je un exemple? *Cabeza* pour tête, *hablar* pour parler, *cortar* pour couper, *criado* pour serviteur, *gastar* pour dépenser, *sonarse* pour se moucher.

Voulez-vous le sens moral rendu par le mordant de l'expression? *ruin*, ce mot qui veut dire méchant, vous le donnera; cet autre encore : *tener*, qui signifie avoir; *querer*, aimer; *disimular*, pardonner (celui-ci doit venir de Philippe II); et ce lourd *pesadumbre* qui exprime puissamment l'ennui. Je n'en finirais point : *angosto* ne vous met-il pas à l'étroit, et *limpio* ne fait-il pas reluire à vos yeux la propreté même?

S'il vous plaît de retrouver quelque parcelle du vieux français dans l'idiome ibérien, *racciocinar*, raisonner, vous la restituera; *cobarde*, lâche, encore mieux. Est-ce du latin? *arar*, labourer, bien d'autres encore vous le rendront.

Mais j'ai hâte d'arriver à l'arabe, car le langage espagnol en est plein.

Les mots qui commencent par *al* sortent tous d'Afrique, ils ont passé le détroit; plus heureux que les Maures, ils sont restés sur le sol conquis : *alcazar*, boutique; *alcazar*, tromper; *almazara*, moulin à huile; *alijar*, jachère; *almohada*, traversin. On les compte par milliers, sans parler de l'article *el*, qui se met partout. Ici comme au désert du Sinaï *moyar* veut dire mouiller. L'exclamation arabe : *Ya!* le *Ya Mohamed*, le *Ya Selim* qui retentit des bords du Nil aux rives de la mer Noire, vous l'entendrez à chaque pas que vous ferez sur la terre espagnole : *Ya Miguele*, *ya Dolores!* Ici, comme au Caire et comme à Stamboul, on frappe des mains pour appeler un serviteur; ici, de même, qu'à Thèbes d'Égypte, qu'à Beyrouth de Syrie, le jour né-



faite est le mardi ; on ne part point, on ne se marie point ce jour-là<sup>1</sup>.

Quant à la prononciation, très-bizarre, l'habitude que nous avons de l'italien nous dérouté absolument.

Lorsque vous rencontrez le *j*, le *c*, parfois le *d* ou le *x* terminal, mettez votre langue entre les dents, à la manière des Anglais quand ils prononcent leur *th* ; dites : *contrithion* pour *contricion*, et *Cadith* pour *Cadix*. Dès que vous voyez un *j*, par-ci par-là un *g*, ou un *x*, ou même l'*h* espagnole, aspirez fortement, comme font les Allemands et les Arabes ; dites *Arenhueth* au lieu d'*Aranjuez*, *Hativa* au lieu de *Xativa*, *Carcahente* au lieu de *Carcagente*. La lettre *s* fût-elle prise entre quatre voyelles, prononcez-la double, *ss*, toujours : *cortessano*<sup>2</sup> pour *cortesano*, *dessassir*<sup>3</sup> pour *desasir* ; et le *c* de même, à l'occasion. Lorsque vous apercevez un tréma sur l'*n*, faites-en *gn* : *dogna* pour *doña*. *segnora* pour *señora*. Mouillez invariablement les *l* doubles ; que vos *r* résonnent franchement, délibérément. Vous parlerez comme un Andalous peut-être, comme un Murcien, je l'espère, comme un Castillan, j'en doute ; car si les traits généraux se maintiennent dans l'ensemble

<sup>1</sup> L'alcaide Muley, qui se laissa prendre Alcala par Ferdinand le Saint, voyant du haut d'une tour brûler sa ville natale, se lamenté ainsi : « Quand tu es venu devant Alcala, je l'appris au bain ; je laissai le turban de soie qui ceint mon front... je sortis dans la plaine afin que nul ne m'accusât de lâcheté. Tu m'as enlevé mon âme avec une Moresque de Tunis, laquelle était le feu de ce pays et la lumière de mes yeux. Le roi, son père, me l'avait donnée, je l'amenaï d'Afrique en Europe, sur une galère turque couverte d'or et de soie. La poupe en était dorée, et je l'occupais avec cent esclaves chrétiens vêtus de toiles blanches et bleues. Les noces furent célébrées il y aura demain un an. C'était un *mardi*, jour de malheur..... »

<sup>2</sup> Courtisans.

<sup>3</sup> Dessaisir.

du royaume, chaque province garde son accent spécial, et l'Académie s'occupait naguère encore de fixer la diction de telle ou telle lettre indécise et d'assurer l'orthographe de tel ou tel mot incertain.

Notre docteur énumère les prodigieuses richesses du sol. Trois ou quatre récoltes s'y succèdent chaque année; mais la grande propriété envahit tout, et l'habitant des campagnes demeure réduit au rôle de fermier. Quand les vers à soie prospéraient, le paysan, qui gagnait largement sa vie, pouvait mettre de côté quelques épargnes. A cette heure, mal nourri, fatiguant comme s'il mangeait bien, il paye sa rente à grand'peine et ne possède pas un réal.

Les dattiers comptent parmi les ressources du pays. Le fruit qui mûrit tantôt sur l'arbre, tantôt sur la paille, s'exporte et se vend; le tronc donne dans les climats secs un bois flexible et dur; on en construit la poutraison des toits; les nervures servent de clôture.

Que nous apprend encore le docteur? Ceci: deux vastes canaux d'irrigation fertilisent la contrée; ce sont des canaux arabes, ils ont conservé leurs noms maures: *Aljufia, Alquibla*.

Mon ami, me voilà au bout de mon papier, de ma science et du jour; bonsoir.

24 avril 186...

Nous allons ce matin à Carthagène, nos colonnes d'Hercule; après il nous faudra remonter vers le nord.

Aussi, vous pouvez penser de quel cœur nous saluons ce



beau nom arabe de la première station : *Beni-Ajon*, et de quel œil nous regardons les orangers en fleurs, nos derniers peut-être ! Quelques palmiers se balancent dans l'échancrure d'un défilé de montagnes. Bientôt la végétation se rabougrit, la terre prend des tons grisâtres, les collines à travers lesquelles nous courons ressemblent aux derniers sommets d'une chaîne alpestre, qu'on aurait posés sur la plaine dans toute l'austérité de leurs attitudes ravagées par l'avalanche et bouleversées par l'ouragan.

Entre le bas pays et ces cônes pelés il n'y a ni région médiane, ni zone bocagère ; le sol qui presse de toutes parts ces dos pierreux est une terre tourmentée, jaunâtre, misérable et sans grandeur. De temps à autre, au fond de quelque repli mieux abrité contre les vents d'Afrique et qui garde la fraîcheur des ondées, un jardin s'épanouit. Point d'arbres ; des fleurs sauvages dans leur éclat et dans leur grâce, les tapis du liseron d'un rose vif, de grandes bourraches à tige amarante, un ail lilas qui ressemble à la cardamine de nos prés, les boutons argentés de la camomille, les buissons dorés du genêt, le glayeul rouge, le chardon aux feuilles sculpturalement découpées avec ses pompons étagés en candélabre : tout cela croît dans le sable, comme au désert. Une grande Hacienda posée sur ses arcades blanchit de loin en loin. A Riquelme, on sent les approches de la mer. Les lignes se sont égalisées ; la lande répète, on le dirait, les monotonies de l'infini ; c'est tout au plus si quelque renflement du sol, là-bas, permet à ce moulin de tourner son aile, petite aile triangulaire qu'on croirait arrachée à la proue d'une balancelle. Les gens du pays, enveloppés jusqu'aux yeux dans la capa, sur leur tête la *montera*, bonnet conique pareil à la coiffure que le roi Louis XI couvrait de médailles bénites, vont er-

rant aux abords des stations. Une gigantesque ombellifère, la fêrule, seule production vigoureuse du steppe, dresse ses parasols jaunes qui dépassent la cime des oliviers. Les seigles sont rares et chétifs, les orges qu'on abat laissent tomber des épis flasques; sans les nopals que déchirent les bourrasques, sans ce chamérops qui déploie son éventail au ras du sable, on croirait cheminer dans quelque pauvre vallon alpin.

Mais quoi! l'antique nom de Carthagène nous fait trouver belles toutes les laideurs et poétiques toutes les misères. La voici, la ville des Barca, la cité d'Annibal. Le désert, au lieu de mourir à la plage, jette sur l'immensité le profil de quatre durs pitons; on pressent derrière la Méditerranée africaine; en six heures les flots nous porteraient à Oran; sur la droite, par delà les crêtes qui s'abaissent, passent les vergues avec la mâture des vaisseaux.

Nous avons tourné la colline, des rues larges et gaies se sont ouvertes, le port n'est pas loin; nous voulons plus, il nous faut de libres horizons, l'aspect tout entier, et nous montons à la tour des Maures.

On y grimpe par des sentiers de chèvres. Le rocher laisse les vagues battre sa base formidable tandis que les troupeaux s'éparpillent le long des versants couverts d'un fin gazon que mai desséchera. Et quand on met le pied sur la cime, porté au sein de l'air bleu, suspendu dans les limpidités de l'abîme, les déserts du Sahara soupçonnés au loin, les aridités du sol faisant une morne ceinture à ce rayonnement, on se sent l'âme grandie de toutes les majestés du tableau et de toute l'ampleur des souvenirs.

Pauvre Carthagène! ta gloire a passé, plus de flotte, plus de jardins, plus de batailles; la magie de tes couleurs a disparu, tes mines d'argent se sont perdues, les entrailles



de tes montagnes ravinées gardent le secret de leurs filons. Seul, l'azur de ta mer, avec les teintes pâles de ton rocher, te restent. Et du fond des perspectives, sur ces transparences désertes, je crois voir les galères phéniciennes lorsqu'elles arrivaient courant de leurs pattes rouges sur le lapis du flot riant, qu'elles déployaient leurs voiles pourpres, qu'un peuple de marchands syriens couvrait tes quais, qu'on chargeait l'argent brut, l'argent ouvré, que les flancs de la galère ployaient, que la carène s'enfonçait, et que, ne pouvant y mettre une once de plus, les matelots jetaient leurs ancres d'airain, attachaient des ancres d'argent à la poupe, et que repartait le navire, labourant pesamment la mer sous ses trésors.

Après celles de Phénicie viennent les flottes de Carthage; elles portent Asdrubal, elles portent Annibal, des commerçants qui sont des guerriers et des rois. Ils demandent au sol autre chose que des pépites; ils veulent asseoir leur domination en face de la puissance romaine et lui jeter un défi. Du haut de leur forteresse, levée au couchant et que baignent les mêmes vagues qui vont clapoter le long des murs d'Ostie, ceux-là plantent leur bannière, ils dressent un mur, ils disent à Rome : Tu ne viendras pas ici ! Et Rome y est venue, les Scipions ont pris Carthagène, ils ont jeté les gradins de leur théâtre aux collines de Sagonte, ils ont laissé leur tombe aux rivages de Tarragone. Le chant des Phéniciens, le bruit des rames, le son des musiques barbaresques, les boucliers qui se brisent, les hordes au poil fauve précipitées du septentrion vers les pays du soleil, Goths, Visigoths, et les Maures apportés par un vent de simoun, les races heurtées, la clameur des combats, tant de magnificences, tant de richesses qu'elles faisaient des deux bouts de l'horizon accourir les peuples avides,

tout se mêle. Ce passé rayonne, il flamboie comme le soleil au moment de sombrer. Alors on se tourne et l'on voit le sommet nu; sur la muraille du fort quelque écusson de marbre montre sa toison d'or qu'effaceront bientôt les exhalaisons salines; le berger dans sa capa rouge, les chèvres égrenées çà et là se profilent au milieu de l'étendue; quelque voile perdue en cet azur le coupe d'une trace huileuse, un de ces chemins paisibles que laissent derrière elles les barques des pêcheurs quand elles partent le matin; nul autre sentier ne l'est venu rompre, nul autre fil n'a jeté ses méandres à travers les plis de la route solitaire. C'est triste et c'est beau. Oui, des couleurs mieux accusées, les blancheurs d'Alicante, les palmiers d'Albatera, les nopals d'Orihuela, l'exubérance de la Vega de Murcie iraient bien ici; mais les tons verdâtres, le silence des teintes avec l'isolement marquent mieux le deuil.

On exploite encore les mines. Des compagnies étrangères ont repris les travaux; toutefois, dès que l'argent se montre les fouilles s'arrêtent. L'apparition d'un filon de *plata*<sup>1</sup> exproprie le possesseur. L'argent appartient de droit au gouvernement espagnol (certes nul dans le royaume n'en a plus besoin que lui), et ce qui ferait ailleurs la fortune du propriétaire, ici consomme sa ruine. Malheur donc à qui rencontre bonne veine! mises de fonds, travaux antérieurs, tout est perdu. L'État fouille ou ne fouille pas, ceci le regarde, mais vous restez à sec.

Dans les rues on rencontre quelque gitana la jupe gonflée de volants, la main sur la hanche, le pied cambré, la tête haut portée et le pas élastique comme si elle allait

Argent.



s'élançer au bruit des castagnettes; les boutiques abritées sous leurs tentes laissent flotter de longues ceintures rouges avec des jupons bariolés. La *plateria*, ces grelots d'argent dont les hommes garnissent leurs vestes, ces boutons pleins qui alternent avec les aiguillettes, ces bourses en mailles souples que Mahon fournit aux orfèvres de Carthagène, scintillent à côté des calices et des ostensoirs. Si vous allez sur la muraille de la mer, longue terrasse projetée au front de la ville; si vous passez derrière la rangée de canons inoffensifs d'où vous écarte la sentinelle, l'odeur du varech montera vers vous avec le remous languissant. Le palais, taciturne et qui semble vide; une ligne de maisons jaunâtres, le monastère garni de ses grillages en lattes, de ses *Moucharabiehs*, — il me faut le mot arabe pour exprimer cette chose africaine, — bâtiments solennels et mornes vous jetteront leurs grandes ombres, et le froid des choses mortes vous fera frissonner.

Ah! mais, le jardin botanique n'est pas mort, ni son gros gardien en culottes courtes, en bas blancs bien tirés; carapace rebondie d'où sortent deux mollets énormes, sans compter des bras qui ressemblent à des nageoires, un triple menton, une tête d'amour bouffi, le tout enfariné, rosé, et surmonté de la *montera* plus rouge qu'un coquelicot. Ce gaillard-là devrait être aubergiste chez nous, ou fromager dans l'Emmenthal et s'appeler Hanz, Joggely, je ne sais quoi. Il a l'audace d'être jardinier à Carthagène et de se nommer Pablo, Miguel, Ruy, comme le héros de quelque drame espagnol. Le jardin, en fait de raretés scientifiques, contient un champ de pavots, deux rangs de soucis, trois bordures de pieds d'alouette, quatre planches de laitues, sans compter les carreaux de céleris et de choux. Notre

homme, sa rotondité soutenue d'un large baudrier écarlate, se trémousse dans les allées. Il n'a d'autre préoccupation que de se faire cueillir des grappes d'acacia par un grand gaillard de six pieds, barbu, découplé, le profil oriental, type achevé de noblesse et de crânerie. Notre gardien songe à ses beignets; en fait d'horticulture il ne voit pas au delà, désigne ce mouchet, cette fleur, content plus qu'un roi, figure absurde et burlesque, telle qu'il en existe à Carthagène puisque la voilà, et que je plante devant vous, sur ses deux piliers massifs, afin que vous ne m'accusiez pas de peindre plus beau que nature.

Ce même goût du vrai nous a tous empilés dans une gallera pour nous mener voir les environs.

Notre tombereau, couvert de toile, est attelé d'une mule qui saute dans sa peau. Les gitanos l'ont rasée, leur goût a découpé la naissance de sa queue en mosaïque; l'animal porte sur la tête un plumet de tambour-major; à chaque pas, des paquets de grenades en laine lui frappent les yeux; des pendeloques en cuivre, clochettes, grelots, de la ferraille de quoi défrayer la boutique d'un chaudronnier sonne à son cou; le cocher, *montera* sur la tête, silencieux, sa capa jetée en sautoir, s'assied de travers sur le placet, une manière de champignon qui pose en l'air. Nous partons au pas, nous continuons au pas, nous revenons au pas. Ni l'homme ni la bête ne changeront leur allure traditionnelle. La mule rêve, le cocher dort; nous, sous notre berceau de cotonnade, balançant de ci, penchant de là, les uns vis-à-vis des autres, nous naviguons au gré des bosses du chemin. Ceux qui ont pris place sur le devant voient le dos de la mule, sa queue, la silhouette de l'homme, le mouchet de sa *montera*, le bourg San-Anton quand on y est : cases nues et basses, un village



grec dans une nature sèche. Ceux qui occupent les deux places de poupe voient le paysage à mesure qu'on l'a quitté, un âne avec ses outres, un palmier, les maigres nopals de San-Anton, puis la porte de Carthagène et le soldat qui la défend. Au centre de la galère, on se voit les uns les autres, rien de plus, rien de moins, et l'on se salue à chaque tour de roue comme ferait une rangée de mandarins chinois.

Peu ou point d'industrie. Les gens du pays, nous dit-on, vivent de salade crue et de poisson. Ils arrivent à la gare, d'où nous allons repartir, chargés de bouquets montés en pyramides ainsi que les pompons de leurs mules.

Après Riquelme, localité si malsaine que naguère les ouvriers du carrofferril, décimés par les fièvres pernicieuses, se virent contraints d'abandonner leurs travaux pour ne les reprendre qu'en hiver; le train, lancé d'une vitesse effrénée, vibre, cahote et bondit en soubresauts désordonnés. Je vous laisse à penser l'effet par une nuit noire. Nous demandons plus tard pourquoi de tels emportements.

— Parce que, nous répond tranquillement le docteur G..., on ne peut pas retenir.

On ne peut pas retenir ! voilà de quoi rassurer.

La pente est trop rapide, les constructeurs, talonnés par la maladie, ont fait au plus court, et l'on passe ric-rac, quand on passe.

N'importe, si vous pouviez nous voir, assis devant le faisceau de jasmins, de roses, de géraniums et d'héliotropes que vient de nous offrir le docteur, au milieu des corbeilles d'oranges qu'il a fait déposer sur notre table; en face de ces paniers de *limas*, un fruit entre le citron et l'orange, sans trop de saveur, mais nouveau, mais par-

fumé ; si vous rencontriez le regard noble et doux de notre ami, si des attentions soutenues vous parlaient chaque matin de bienveillance et de cordialité ; vous trouveriez avec nous que l'Espagne est belle, qu'elle est bonne, et que les grâces de son hospitalité la révèlent seules dans ce caractère de courtoisie, éternellement voilé pour quiconque l'effleure et ne la connaît pas.

25 avril 186...

Vous ne savez pas d'où nous venons ce matin ? De chez les gitanos.

Deux mots échangés à Valence avec la comtesse de Pino Hermoso m'ont logé la bohème dans l'esprit : — Où donc verrons-nous les zingari ? lui demandais-je.

— A Murcie.

Sitôt arrivée, je m'informe auprès de nos hôtes : ils lèvent les bras au ciel : Des Roumani ! chercher des Roumani ! autant se mettre en quête de voleurs et d'assassins. Voilà quelle opinion donnent d'eux ces braves gens. Est-elle justifiée, est-ce une calomnie, je ne vous le dirai pas. Au fond, je ne les crois ni meilleurs ni pires que nous.

Le *criado* de la Fonda, cependant, honnête garçon qui voit mon envie, une fois le premier étonnement passé, s'écrie : — J'en connais bien une, moi, de gitana, c'est la *Hermosa*<sup>1</sup> ; une fameuse, qui dit la bonne aventure.

— L'aventure, nous n'en avons que faire. Mais nous voudrions voir la gitana ; conduisez-nous chez elle.

<sup>1</sup> La belle.



Nous voilà donc partis, non sans avoir vidé nos poches, par mesure de précaution.

La place inondée de soleil où les paysans de la Vega promènent leur noble prestance ne nous retient pas un instant.

Nous franchissons la Segura, nous traversons l'ancienne *plaza de Toros*, vaste parallélogramme qu'environnent des maisons blanches, à toits plats, garnies de leurs balcons de fer, et voici le quartier Roumani. Nous le côtoyons sans y entrer, car Martinez, notre guide, a conservé toutes ses répugnances. Heureusement pour lui, la Hermosa demeure de ce côté, hors de la gitanerie.

— Ya Hermosa ! fait notre homme en soulevant un loquet.

Quelque voisine a mis sa tête à l'huis : — Doña Hermosa vient de sortir, dit-elle, peut-être la rencontrerez-vous avec les autres, devant le pont.

— Non, elle n'y était pas.

Alors attendons, et pour passer le temps, promenons-nous dans le jardin d'El Carmen, qui s'étend devant nous.

Ah ! mon ami, que je lui aurais trouvé de charmes en toute autre heure ! D'un côté, deux haies de rosiers pourpres suivaient la longue allée ; de l'autre, un mur d'orangers achevait de laisser mûrir ses fruits et tomber ses pétales ; des arbres gracieux, deodoras, araucarias, lancés à plein jet, balançaient dans les cieux leurs feuillages plumassés, ou bien découpaient l'air de leurs fines hachures. Mais je vous l'ai dit, ni les fraîcheurs matinales, ni le miracle émouvant de la nature qui s'épanouit, rien ne parvenait à calmer notre impatience.

Martinez va, vient, du logis de la Hermosa à la plaza ; le temps court, notre départ s'avoisine : — Mon brave

homme, prenez votre parti ; menez-nous dans le quartier gitano, entrons-y hardiment ; au petit bonheur !

Martinez réfléchit, se gratte l'oreille et nous regarde. Comme il voit les señoras résolues et que le caballero ne dit pas non, il se décide, enfile une ruelle, et nous y voilà.

C'est un village grec, pareil à San-Anton. Petites cases avec une porte ouverte sur la rue, et ces rues larges, fangeuses et désertes. Nous suivons tantôt la gauche, tantôt la droite ; nul ne bouge. Les habitations semblent abandonnées ; nos frères les Roumani vaquent par la ville à leur industrie.

Cependant une femme vient de tourner ce coin. Elle s'avance d'un pas léger, le poignet sur la hanche, un paquet de cotonnade en travers de l'épaule. Elle a le teint bistre, de longs yeux intelligents et la bouche fine. A l'une de ses oreilles pend un joyau de forme étrange, rosace historiée que constellent des pierreries ; l'autre lobe supporte un bijou très-différent, losange à jour terminé par des chaînes qui flottent. Une reine d'Orient ne marcherait pas de meilleure grâce. Cléopâtre, devait avoir ce regard chatoyant, avec ce sourire où le triomphe reste à demi voilé sous la douceur.

Mon ami, je ne sais comment il se fait, les paroles se sont envolées, nous avons demandé à la gitana l'autorisation d'entrer chez elle.

— Chez nous ! il n'y a rien de beau à voir, répond-elle avec un sourire caressant.

— Mais c'est vous que nous désirons visiter.

— Nous autres gitanos ! Elle hausse légèrement les épaules.

— Oui ; nous aimons votre race.



Sa tête s'est relevée, un rayon part de ses yeux : — Voulez-vous nous voir danser ?

— Je crois bien !

Elle a poussé cette petite porte, elle a jeté son paquet sur le sol :

— Attendez-moi là. Elle sort, elle enfile les *calle*, on l'entend qui devant ce croisillon, et cet autre appelle : *Ya Hermanda! ya Dolorès! ya Carmen!*

Pendant qu'Inès parcourait les rues, nous avons pénétré dans l'arrière-cour.

Quelque tapis magique vient de nous transporter en Égypte.

Un homme, un zingaro, brun, les yeux allongés, les membres fins, accroupi sur le sol, tresse des joncs ; sa femme, Espagnole et catholique (on voit de ces unions), tient un petit enfant serré contre sa poitrine ; les aînés, sans autre vêtement que des boucles d'oreilles démesurées, se roulent dans la poussière ; tout ce monde, d'abord étonné de notre apparition, se rassure après deux mots. On nous donne les enfants à caresser ; mon amie essaye leur portrait, grande joie dans le taudis ; de partout sortent des figures nouvelles. Le logis de nos hôtes consiste en deux réduits à raz terre ; le premier est garni d'un petit fourneau, de quelques-unes de ces cruches que les femmes portent sur la hanche ; le second ne contient absolument rien, ni chaises, ni banc, ni lit : les quatre murs, pas autre chose ; on se roule pour dormir dans la capa, on s'étend sur le sol battu, et cela n'empêche ni la femme de mettre au monde un peuple de marmots, ni ceux-ci d'avoir des mines réjouies. Quant au mari, type fellah, il me semble pâle et chétif.

Mais une querelle vient d'éclater entre deux princesses

de céans. L'une vieille, tannée, des anneaux gigantesques aux oreilles, ses mèches grises au vent, debout sur le peron d'un escalier qui conduit à l'étage supérieur, écrase de son éloquence et de ses malédictions une jeune femme immobile, le port de tête dédaigneux, la lèvre ironique, le regard fixé sur la mégère, sans que sa paupière s'abaisse ou tressaille. Quand la sorcière de là-haut a fini de vociférer, l'autre lui lance une parole brève, gutturale, incisive, un dard qui va se planter en vive chair. Alors la magicienne, ses deux bras projetés en avant, trouve des cris plus âpres ; elle secoue les serpents de sa chevelure, les imprécations éclatent comme la foudre. Toujours impassible, la jeune femme monte un degré, la vieille en descend deux ; il s'agit d'une poule morte, on l'a trouvée ce matin dans la cour, roide : empoisonnée, cela va de soi. Qui a fait le coup ? la jeune femme. Notre mégère lui jette l'accusation ; ses lèvres minces la répètent et la soulignent de toutes les exécutions que fournit le vocabulaire roumani.

A ce moment, et comme la dernière marche allait être franchie, paraît un gitano ; cinquante ans, haut de six pieds, la veste couverte d'aiguillettes, le sombrero sur la tête, chevelure plate et lisse, favoris longs et soyeux, la petite tresse des picadores allongée derrière l'oreille, un manteau noir jeté sur ses fortes épaules, sa taille puissante entourée d'une ceinture rouge, la démarche, le regard, l'autorité d'un monarque. D'où il est venu, par où il est entré, je n'en sais rien, ni personne. Il reste là, devant nous, sa grande ombre prolongée sur le sol blanc. Il a fait un geste, les femmes se sont tues. Figure magnifique et rusée qui tient à la fois du lion, du tigre et du renard. L'œil sombre, avec une étincelle dans les profondeurs, de-



meure fixe, froid, impénétrable. Les lèvres, qu'infléchit je ne sais quel sardonique éclair, marquent la résolution. Le front est martial. Cet homme a la superbe d'un maître, roi dans sa tribu ; c'est le mari de la Hermosa.

Pour moi, c'est Ginès de Passamonte. A peine l'ai-je aperçu, le nom s'est écrit sur ses traits, toute sa personne me l'a crié. Il nous considère ; point surpris, ni fâché ni bien aise. Lorsque l'une de nous lui demande s'il consent à ce qu'on reproduise son profil, il lève une épaule et laisse tomber ces mots : — A Paris, un de vos peintres m'a donné quatre mille francs pour ça. — Puis il pose, simplement, trop hautain pour qu'une affectation l'aborde. Tandis qu'il se laisse faire et qu'il promène son regard scrutateur sur nos personnes : — Autrefois, reprend-il, comme se parlant à lui-même, autrefois j'étais beau. *Hoy!*... (aujourd'hui). — Il n'achève pas.

Avec la Hermosa il a parcouru le monde ; il a visité Rome, l'Angleterre, l'Afrique ; c'est un homme qui a tout vu, j'allais dire qui a tout fait. Majestueux au repos, terrible dès que joue certain muscle de sa mâchoire ; admirable à contempler ici, dans ce cadre ; effrayant à rencontrer au coin d'un bois.

L'esquisse achevée, un crayon expressif ; Ginès, toujours immobile, se le fait montrer. Notre monarque s'était arrangé pour qu'on le prit de pied en cap ; il ne voit qu'une tête, avance la lèvre inférieure, et d'un suprême dédain : — Le chapeau, dit-il, ressemble.

Cependant Inès nous a fait appeler. On vient de nous introduire dans une autre case. Les matrones, avec un peuple d'enfants, s'y entassent déjà. Ce grand jeune homme, assis contre le mur, interroge négligemment sa

mandoline ; nous nous sommes glissés près de lui. Pour se mouvoir dans un si étroit espace, encombré de la sorte, il faudra quelque prodige. Les femmes âgées, aux traits décharnés, à la peau noire et pendante, se pressent le long des parois ; les enfants se groupent vers la porte ; ils ont de belles carnations mauricaudes, des yeux innocents et curieux, des chevelures épaisses, frisées à pleine main. On les embrasse, on les caresse ; parfois une mère saisit dans le tas quelqu'un des marmots, l'enlève, le serre contre elle, le couvre de baisers, puis le remet au paquet ; il y rentre et s'y enfonce comme il peut.

Notre jeune homme, en attendant, le front ouvert, la bouche riieuse, d'une grâce exquise, l'air d'un seigneur maure, frappe sa guitare du dos de la main ou bien en effleure doucement les cordes. Il chante à demi-voix, il lance ces beaux jets farouches, il laisse courir ces modulations indéfinies, il exhale ces soupirs auxquels de longs silences succèdent ; puis il écoute, le regard vague. On dirait qu'il entend au désert le vent rouler ses ondes, les dattiers frissonner comme des harpes, ou quelque panthère promener ses amours avec ses miaulements sauvages.

Tout à coup un bruit s'est fait ; la masse humaine s'est ébranlée, dans la baie lumineuse de la porte quatre jeunes filles viennent d'apparaître. Ce sont nos danseuses. Elles franchissent d'un geste aisé le rempart enfantin. Trois d'entre elles restent debout, leur belle tête inondée de clartés. Rafael, à son tour, s'est levé, il a laissé sa mandoline aux mains d'un compagnon.

Les grands ciseaux du tondeur passés dans sa ceinture, le front décidé, la taille haute, il fait sonner ses castagnettes. Alors Carmen s'avance, mince comme un jonc. Un





cercle d'argent interrompu sous la poitrine lui sert de ceinture ; elle a les bras à demi voilés de mousseline ; ses cheveux noirs abattus des deux côtés suivent l'ovale délicat du galbe ; au-dessus de chaque tempe, ce large peigne en cuivre couronne sa tête d'un diadème bizarre et charmant. Elle a passé dans ses doigts effilés le cordon des castagnettes, elle tient son front un peu baissé, elle n'a regardé personne ; ses joues pâles, avec une teinte légèrement rosée, font penser aux blancheurs de l'aube quand elle sort toute frissonnante des obscurités de la nuit ; ses yeux d'un noir bleu, doux, étranges, semblent n'avoir rien connu, rien vu sur cette terre ; des lueurs et comme des secrets d'un autre monde se cachent au fond des prunelles ; les longues paupières laissent tomber leur ombre sur le visage. Mais que fais-je de vous décrire ses traits, et que sert de vous dire ses sourcils déliés, son cou flexible, la sonnerie de ses pendeloques, les volants de sa jupe, son corset bleu, les vibrations avec les chatouillements de la lumière autour d'elle ! La verrez-vous dans sa grâce de gazelle, la verrez-vous dans sa chasteté qui s'ignore, la verrez-vous quand les bras levés, ses beaux bras blancs, et la taille souple, et la bouche entr'ouverte, et les paupières abattues ; tout entière recueillie, enveloppée et comme voilée de pudeur, elle danse, et que ses pieds qui glissent touchent à peine le sol, qu'elle tourne lentement, que ses doigts promènent les castagnettes au hasard, qu'elle semble errer à travers les régions sidérales, et que devant elle ce grand jeune homme, Rafaël, qu'elle aperçoit à peine, le port hautain, le front rayonnant, le geste vainqueur et courtois, le regard gitano, un éclair qui jaillit en dessous, lui jette en passant quelque parole amoureuse qui glisse sur elle et qu'elle n'entend pas !